

Du Bellay, Les Regrets

IMAGINING FRANCE

JOACHIM DU BELLAY: *LES REGRETS*

6

Las, où est maintenant ce mépris de Fortune ?
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cet honneste desir de l'immortalité,
Et ceste honneste flamme au peuple non commune ?

Où sont ces doux plaisirs, qu'au soir sous la nuit brune
Les Muses me donnoient, alors qu'en liberté
Dessus le verd tapy d'un rivage escarté
Je les menoïs danser aux rayons de la Lune ?

Maintenant la Fortune est maistresse de moy,
Et mon cœur qui souloit estre maistre de soy,
Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuyent.

De la posterité je n'ay plus de soucy,
Ceste divine ardeur, je ne l'ay plus aussi,
Et les Muses de moy, comme estranges, s'enfuyent.

Alas, where now is that contempt for Fortune ? Where is that heart victorious over all adversity, that noble desire for immortality, and that noble flame so rarely found in the vile masses?

Where are those sweet pleasures that in the radiant night the Muses gave me, when in freedom on the green carpet of a secluded shore, I led them in dance by the light of the moon?

Now Fortune rules me; and my heart, once proud to be master of itself, is the slave of the thousand pains and regrets that torment me.

I no longer care for posterity; nor have I any longer that divine frenzy; and the Muses, like strangers, flee from me.

Du Bellay, Les Regrets

9

France mere des arts, des armes, et des loix,
Tu m'as nourry long temps du lait de ta mamelle :
Ores, comme un aigneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué quelquefois,
Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France respons à ma triste querelle :
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

Las, tes autres aigneaux n'ont faute de pasture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

France, mother of arts, of arms, and of laws, you long nourished me with the milk of your breast. Now,
like a lamb that calls for its nurse, I fill the caves and woods with the sound of your name.

If you once acknowledged me as your child, why do you not answer me now, O cruel one? France,
France, answer my sad complaint. But no one, save Echo, answers my voice.

Among cruel wolves, I wander on the plain. I feel the coming of winter, whose cold breath makes my skin
bristle with a trembling fright.

Alas, your other lambs do not lack pasture. They do not fear the wolf, the wind, or the cold. Yet I am not
the worst of the flock.

19

Ce pendant que tu dis ta Cassandre divine,
Les louanges du Roy, et l'heritier d'Hector,
Et ce Montmorancy, nostre François Nestor,
Et que de sa faveur Henry t'estime digne :

Je me pourmene seul sur la rive Latine,
La France regretant, et regretant encor
Mes antiques amis, mon plus riche tresor,
Et le plaisant sejour de ma terre Angevine.

Je regrete les bois, et les champs blondissans,
Les vignes, les jardins, et les prez verdissans,
Que mon fleuve traverse : icy pour recompense

Ne voiant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,
On me tient attaché d'un espoir malheureux,
Ce que possede moins celui qui plus y pense.

While you sing your divine Cassandre, the praises of the king and Hector's heir, and Montmorency, our French Nestor, and while Henry judges you worthy of his favour.

I wander alone on the Latin shore, longing for France, and longing, too, for my old friends, my richest treasure, and for my pleasant Angevin home.

I miss the woods and the ripening fields, the vines, the gardens, and the meadows turning green through which my river runs: here, instead of all that,

Seeing only the pride of these piles of stone, where I am held by a vain hope for that which he least attains who desires it most.

31

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison,
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :

Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

Happy the man who, like Ulysses, has travelled well, or like that man who conquered the fleece, and has then returned, full of experience and wisdom, to live among his kinfolk the rest of his life!

When, alas, will I again see smoke rising from the chimney of my little village and in what season will I see the enclosed field of my poor house, which to me is a province and much more still?

The home my ancestors built pleases me more than the grandiose facades of Roman palaces, fine slate pleases me more than hard marble,

My Gallic Loire more than the Latin Tiber, my little Liré more than the Palatine hill, and more than sea air, the sweetness of Anjou.

130

Et je pensois aussi ce que pensoit Ulysse,
Qu'il n'estoit rien plus doux que voir encor' un jour
Fumer sa cheminee, et apres long sejour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Je me resjouissois d'estre eschappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
Et d'avoir rapporté en France à mon retour
L'honneur que l'on s'acquiert d'un fidele service.

Las mais apres l'ennuy de si longue saison,
Mille souciz mordants je trouve en ma maison,
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegence.

Adieu donques (Dorat) je suis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf Sœurs te misrent en la main
Tu ne me preste icy, pour faire ma vengeance.

And I too thought what Ulysses thought: that there was nothing sweeter than for a man one day to see
again smoke rising from his chimney and after a long absence to find himself once more in the bosom of
the land that nursed him.

I rejoiced to have escaped from vice, from the Circes of Italy, from the Sirens of love and to have brought
back to France on my return the honour one acquires from faithful service.

Alas, but after the weariness of such a long time away, I find in my house a thousand biting cares that
gnaw at my heart without hope of relief.

So adieu, Dorat, I am a Roman still, unless you lend me here the bow the nine sisters put into your hand
so I can take my revenge.

145

Tu t'abuses (Belleau) si pour estre sçavant,
Sçavant et vertueux, tu penses qu'on te prise :
Il fault (comme l'on dit) estre homme d'entreprise,
Si tu veulx qu'à la court on te pousse en avant.

Ces beaux noms de vertu, ce n'est rien que du vent :
Donques, si tu es sage, embrasse la feintise,
L'ignorance, l'envie, avec la convoitise :
Pour ces arts jusqu'au ciel on monte bien souvent.

La science à la table est des seigneurs prisee,
Mais en chambre (Belleau) elle sert de risee :
Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.

L'homme trop vertueux desplait au populaire :
Et n'est-il pas bien fol, qui s'efforceant de plaire,
Se mesle d'un mestier, que tout le monde fuit ?

You are deceived, Belleau, if you think that for being learned, learned and virtuous, you are admired. You must (as they say) be an enterprising man if you wish to advance at court.

Those fine names of virtue are nothing but wind. Then, if you are wise, embrace dissembling ignorance, envy and covetousness. By these arts, one very often mounts to the heavens.

In company lords prize knowledge, but in their private quarters, Belleau, it makes them laugh. Avoid, if you trust me, getting a reputation for it.

A man who is too virtuous displeases ordinary men. And is he not altogether foolish who, trying to please, seeks a profession that everyone flees?

147

Ne te fasche (Ronsard) si tu vois par la France
Fourmiller tant d'escriptz. Ceulx qui ont merité
D'estre advoüez pour bons de la posterité,
Portent leur sauf-conduit, et lettre d'asseurance.

Tout œuvre qui doit vivre, il a dès sa naissance
Un Demon qui le guide à l'immortalité :
Mais qui n'a rencontré telle nativité,
Comme un fruit abortif, n'a jamais accroissance.

Virgile eut ce Demon, et l'eut Horace encor,
Et tous ceulx qui du temps de ce bon siecle d'or
Estoient tenuz pour bons : les autres n'ont plus vie.

Qu'eussions-nous leurs escriptz, pour voir de nostre temps
Ce qui aux anciens servoit de pasetemps,
Et quelz estoient les vers d'un indocte Mevie.

Do not be annoyed, Ronsard, to see such a swarm of writings multiplying in France. Those worthy to be acknowledged as good by posterity carry their safe-conduct and letter of introduction.

Every work destined to live has from its birth a daemon that guides it to immortality. But any that has not enjoyed such a birth, like a stillborn child, never grows.

Virgil had that daemon, and Horace had it too, and all those who were thought good at the time of that good golden age. The others no longer live.

Would that we had their writings so as to see in our own time what served the ancients as diversions and what were the poems of an ignorant Maevius.

154

Si tu m'en crois (Baïf) tu changeras Parnasse
Au palais de Paris, Helicon au parquet,
Ton laurier en un sac, et ta lyre au caquet
De ceulx qui pour serrer, la main n'ont jamais lasse.

C'est à ce mestier là, que les biens on amasse,
Non à celuy des vers : où moins y a d'acquêt,
Qu'au mestier d'un boufon, ou celuy d'un naquet,
Fy du plaisir (Baïf) qui sans profit se passe.

Laissons donq, je te pry, ces babillardes Sœurs,
Ce causeur Apollon, et ces vaines douceurs,
Qui pour tout leur tresor n'ont que des lauriers verds.

Aux choses de profit, ou celles qui font rire,
Les grands ont aujourd'huy les oreilles de cire,
Mais ilz les ont de fer, pour escouter les vers.

If you believe me, Baïf, you will trade Parnassus for the courthouse, Helicon for the bar, your laurel for a lawyer's briefcase, and your lyre for the chattering of those whose hands never tire of grasping.

It is in that profession that one piles up wealth, not in that of verse, where there is less profit than in the calling of a fool or a lackey. Fie on pleasure, Baïf, that brings no profit!

Let us then, I pray you, leave those loquacious sisters, that talkative Apollo, and those vain joys, that have as their only reward nothing but green laurels.

Today the great have their ears wide open to money matters or things that make them laugh. But to poetry their ears are locked shut.

181

Ronsard, j'ay veu l'orgueil des Colosses antiques,
Les theatres en rond ouvers de tous costez,
Les colonnes, les arcz, les haults temples voutez,
Et les sommets pointus des carrez obelisques.

J'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,
J'ay veu leurs monuments que le temps a dontez,
J'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a surmontez
Et des vieux murs Romains les pouldreuses reliques.

Bref, j'ay veu tout cela que Rome a de nouveau,
De rare, d'excellent, de superbe, et de beau,
Mais je n'y ay point veu encores si grand' chose

Que ceste Marguerite, où semble que les cieux
Pour effacer l'honneur de tous les siecles vieux
De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.

Ronsard, I have seen the glory of the ancient colossi, the amphitheatres open on all sides, the columns, the arches, the high vaulted temples, and the pointed tops of the squared obelisks.

I have seen the emperors' huge public baths. I have seen their monuments that time has conquered. I have seen their beautiful palaces overgrown with grass and the dusty relics of the old Roman walls.

In short, I have seen all Rome has that is extraordinary, rare, excellent, august and beautiful. But I have never yet seen anything as great

As that Margaret, in whom it seems the heavens, to erase the honour of all ages past, have gathered together the excellence of their most beautiful gifts.

190

Dessous ce grand François, dont le bel astre luit
Au plus beau lieu du ciel, la France fut enceinte
Des lettres et des arts, et d'une troppe sainte
Que depuis sous Henry feconde elle a produit :

Mais elle n'eut plus-tost fait monstre d'un tel fruit,
Et plus-tost ce beau part n'eut la lumiere atteincte,
Que je ne sçay comment sa clairte fut esteincte
Et vid en mesme temps et son jour et sa nuit.

Helicon est tary, Parnasse est une plaine,
Les lauriers sont seichez, et France autrefois pleine
De l'esprit d'Apollon, ne l'est plus que de Mars.

Phœbus s'en fuit de nous, et l'antique ignorance
Sous la faveur de Mars retourne encore en France,
Si Pallas ne defend les lettres et les arts.

Under that great Francis, whose glorious star shines in the finest place in heaven, France was pregnant
with letters and arts and with a blessed troop, to which since then, fruitful under Henry, she has given
birth.

But she had no sooner produced such offspring, and this glorious birth had no sooner come to light, than,
I know not how, its brightness was extinguished and it saw in the same moment its day and its night.

The Helicon has dried up. Parnassus is a plain. The laurels have withered. And France, once filled with
the spirit of Apollo, is now filled only with that of Mars.

Phœbus will flee us, and ancient ignorance under the patronage of Mars will once again return to France,
if Pallas does not defend letters and arts.